



Floriane Zaslavsky

# Forcer les portes de l'espace public

Comment le mouvement dalit  
investit les espaces numériques



MINES PARIS

| PSL 



Floriane Zaslavsky, *Forcer les portes de l'espace public. Comment le mouvement dalit investit les espaces numériques*, Paris, Presses des Mines, Collection Sciences sociales, 2023.

© Presses des MINES – TRANSVALOR, 2023  
60, boulevard Saint-Michel – 75272 Paris Cedex 06 – France  
presses@mines-paristech.fr  
www.pressedesmines.com

ISBN : 978-2-38542-477-0

© Photo de couverture : Gilles Mustar

Dépôt légal : 2023

Achévé d'imprimer en 2023 (Paris)

Cette publication a bénéficié du soutien de l'Institut Carnot M.I.N.E.S.  
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous les pays.

# Forcer les portes de l'espace public

Collection Sciences sociales

Responsable de la collection : Cécile Méadel  
Centre de sociologie de l'innovation ([www.csi.mines-paristech.fr](http://www.csi.mines-paristech.fr))

Françoise Daucé, Benjamin Loveluck,  
Francesca Musiani (dir.), *Genèse d'un autoritarisme  
numérique. Répression et résistance sur Internet en Russie,  
2012-2022*

Christelle Gramaglia,  
*Habiter la pollution industrielle.*

Catherine Cavalin, Jaécio Da Silva, Pauline Delage,  
Irène Despontin Lefèvre, Delphine Lacombe,  
et Bibia Pavard,  
*Les violences sexistes après #MeToo*

Caroline Rizza et Sandrine Bubendorff,  
*Gérer les crises avec les media sociaux?*

Vincent-Arnaud Chappe et Jean-Philippe Tonneau,  
*Le droit du travail en sociologie*

Frédéric Goulet, Patrick Caron, Bernard Hubert, et  
Pierre-Benoit Joly,  
*Sciences, techniques et agricultures.*

Quentin Gilliotte,  
*L'Expérience culturelle en régime numérique*

Guillaume Sire,  
*Dernier refuge. Existe-t-il des livres numériques ?*

Josiane Jouët,  
*Numérique, féminisme et société*

Olivier Fournout,  
*Le nouvel héroïsme*

Michèle Dupré et Jean-Christophe Le Coze,  
*Des usines, des matières et des hommes*

Clément Combes et Hervé Glevarec,  
*Séries*

Lise Conté,  
*Une sociologie pour l'action*

Sabine Chalvon-Demersay,  
*Le Troisième souffle*

Alexandre Mathieu-Fritz,  
*Le praticien, le patient et les artefacts*

Gwenaële Rot, François Vatin,  
*In the flow*

Catherine Cavalin, Emmanuel Henry,  
Jean-Noël Jouzel, Jérôme Pélisse,  
*Cent ans de sous-reconnaissance des maladies professionnelles*

Baptiste Coulmont, Pierre Mercklé,  
*Pourquoi les top-modèles ne sourient pas*

Serge Proulx,  
*La participation numérique : une injonction paradoxale*

Eve Chiapello, Antoine Missemmer, Antonin Pottier,  
*Faire l'économie de l'environnement*

Sylvain Brunier, Olivier Pilmis,  
*La règle et le rapporteur*

Vincent-Arnaud Chappe,  
*L'Égalité au travail*

Fabien Foureaux,  
*Le Capital en action*

Frédéric Graber, Martin Giraudeau,  
*Les Projets*

Denis Ruellan,  
*Reportères de guerre*

Brice Laurent, Michael Baker, Valérie Beaudouin,  
et Nathalie Raulet-Croset,  
*Innovation et participation*

Dominique Pasquier,  
*L'internet des familles modestes*

Jérôme Denis,  
*Le travail invisible des données*

Christine Barats, Julie Bouchard  
et Arielle Haakenstad,  
*Faire et dire l'évaluation*

Fabien Granjon, Venetia Papa  
& Gökçe Tuncel,  
*Mobilisations numériques*

Ronan Le Velly,  
*Sociologie des systèmes alimentaires alternatifs*

Collectif CSI,  
*Capitalization*

Nicolas Auray,  
*L'Alerte ou l'enquête*

Patrick Castel, Léonie Hénaut  
et Emmanuelle Marchal,  
*Faire la concurrence*

Mélanie Dulong de Rosnay,  
*Les Golems du numérique*

Floriane Zaslavsky

# Forcer les portes de l'espace public

Comment le mouvement dalit investit  
les espaces numériques



# Entre émancipation numérique et emprise sociale, la construction du mouvement dalit en Inde

Valérie Beaudouin et Loraine Kennedy

Floriane Zaslavsky nous propose une opération de décentrement salutaire et nous fait comprendre de l'intérieur la dynamique d'un mouvement social, celui des *Dalits* en Inde, marqué par la transformation de l'environnement numérique (l'émergence de nouvelles générations d'outils implique un travail d'appropriation et d'adaptation) ainsi que par les tensions qui traversent le mouvement (qui peut parler où et au nom de qui ?). Si l'analyse porte sur un mouvement spécifique, elle est orientée vers une montée en généralité et donne des clefs pour analyser les mobilisations sociales en général. Grâce à une écriture remarquable, précise et dynamique, cet ouvrage offre à ses lecteurs, qu'ils soient spécialistes ou non de l'Inde, des mouvements sociaux ou des technologies numériques, une plongée dans un monde social passionnant.

Cet ouvrage étudie la manière dont les militants *dalits* (« opprimés »), un terme qui désigne les groupes sociaux tout en bas de la hiérarchie rituelle de la société de castes en Inde, s'organisent en mouvement et cherchent à se positionner dans l'espace public à partir des années 2000. En particulier, il s'intéresse au rôle des technologies d'information et de communication, alors en plein essor en Inde, dans l'émergence et la structuration du mouvement. Si ce dernier s'appuie bien sur une appartenance identitaire, les personnes concernées, les ex-intouchables, environ 20% de la population totale de l'Inde, sont réparties sur l'ensemble du territoire et ne partagent pas de langues ou de culture communes. Dès lors le travail des militants consiste à forger une communauté, faire émerger une voix et la faire entendre dans l'espace public et dans la sphère médiatique.

Tout en portant sur l'Inde, cet ouvrage contribue aux débats sociologiques et épistémologiques qui sont au cœur des enjeux des sociétés contemporaines dans leur relation à la globalisation, à internet et aux questions d'inclusion et d'exclusion. En ce sens, cet ouvrage constitue un apport fondamental à l'étude des mouvements sociaux.

Sur le plan disciplinaire, il se situe au croisement de la sociologie des mouvements sociaux et de la sociologie des médias. Il retrace la généalogie du mouvement *dalit* et identifie les principaux acteurs avant de se focaliser sur ceux que Floriane Zaslavsky qualifie de « technoélite » (des « militants-transfuges » en mobilité sociale et géographique) pour analyser leurs activités médiatiques et interpréter avec finesse les enjeux posés par les choix stratégiques tant pour ces leaders que pour le mouvement dans son ensemble. Comment parler au nom d'une population largement peu instruite et sans accès à internet ? Comment œuvrer pour renverser les discriminations séculaires et les représentations victimaires dans les médias dominés par une élite issue largement des hautes castes ?

Floriane Zaslavsky découvre l'Inde en 2007, avec un imaginaire déjà solidement bâti à partir d'œuvres littéraires et cinématographiques. Au cours d'une année d'échange à l'université de Pune (Maharashtra), elle est très marquée par l'enseignement de Sharmila Rege, une grande figure de la sociologie indienne disparue en 2013, à qui elle rend hommage. Sharmila Rege propose une lecture renouvelée du système des castes en Inde et pratique une pédagogie accueillante favorisant l'inclusion des groupes dominés. Floriane Zaslavsky a pu assister lors de ce même séjour en 2007 à la montée en puissance des réseaux sociaux sur internet et observer les pratiques en ligne de ses camarades. Elle a remarqué que le cyber café était devenu l'un des espaces sociaux les plus importants du campus. Plus tard, lors des recherches qu'elle a réalisées à Bangalore (Bengaluru) dans le cadre de son Master (à l'EHESP dans la mention AMO – Asie Méridionale et Orientale), elle a étudié l'influence des sites matrimoniaux sur l'économie du mariage arrangé en Inde. Ce travail préfigure en quelque sorte le projet à venir en confrontant dans l'analyse des sites en ligne et des lieux physiques.

Le projet de recherche s'est construit progressivement selon un processus organique qui a pris appui sur l'expérience gagnée au contact avec le terrain et sur les opportunités qui s'y sont présentées. Au démarrage, le sujet portait sur les tensions au sein des mouvements sociaux indiens entre des perspectives globales et locales : faut-il inscrire les mobilisations dans des réseaux internationaux en les reliant à des enjeux globaux ou favoriser au contraire localement la montée en compétence des personnes concernées ? L'idée était de confronter différents types de mouvements : un groupement de paysans, un mouvement féministe et une mobilisation locale pour protester contre l'installation d'une grande firme multinationale. Un premier terrain exploratoire en février 2014 a été déterminant pour circonscrire l'investigation à un seul mouvement, celui des Dalits. La rencontre de quelques personnalités majeures du mouvement a laissé entrevoir la possibilité de pouvoir accéder à des responsables de premier plan, une opportunité exceptionnelle apparue sur le terrain.

Pour mener ce travail, Floriane Zaslavsky s'est appuyée à la fois sur des enquêtes menées en Inde, où elle a effectué deux séjours, et sur internet, formant ainsi un terrain double. Dans ce cheminement progressif de constitution de l'objet de recherche, deux constantes apparaissent : un intérêt pour les mouvements sociaux et un questionnement sur le rôle des technologies numériques en soutien à ces mobilisations. Elles se retrouvent dans la manière dont le terrain a été construit en articulant enquête en ligne et hors ligne d'une manière très originale. Tout l'intérêt de cette recherche est d'avoir d'emblée pris l'option de traiter de manière intégrée l'activité militante telle qu'elle se déploie dans les deux espaces ce qui est loin d'aller de soi tant ces espaces sont régis par des cadres spatio-temporels spécifiques. L'observation ethnographique en ligne est en permanence confrontée aux discours des acteurs, qui resituent dans une perspective au long cours ce qui se déroule en ligne ; les entretiens permettent de découvrir des espaces de discussion «cachés» en ligne. En ce qui concerne l'espace numérique, Floriane Zaslavsky ne s'est pas contentée d'explorer les «vitrines» du mouvement social, mais elle est parvenue à entrer dans des espaces fermés, peu visibles, où se construit la parole militante à l'abri de l'espace public. Grâce à une exploration de proche en proche, elle parvient à rendre visible la dynamique de ce mouvement décentralisé, traversé par les évolutions technologiques de l'internet (le «tuilage») et régulièrement confronté à la question de l'accès à l'espace public dominant. Elle montre de manière très précise les tensions qui s'exercent dans la zone tampon entre les espaces publics fermés et l'espace public ouvert.

Quant au choix méthodologique consistant à se rendre en Inde et à interroger directement les acteurs dans leurs espaces de vie très divers, il a permis d'ancrer l'étude, de recueillir les paroles et de découvrir les liens fondamentaux entre mobilisations et actions menées sur internet et les engagements réalisés sur le terrain, au plus près des communautés *dalits*. C'est ainsi qu'elle parvient à saisir les dynamiques internes au mouvement, y compris les tensions qui le traversent. Ce travail d'enquête qui accorde la même attention aux deux versants du terrain (hors ligne et en ligne) et qui met en évidence la continuité entre les espaces, ce qui est très rare dans les travaux actuels, constitue un des points remarquables de cet ouvrage.

La démarche réflexive menée est en tout point exemplaire. En étant étrangère et en ne faisant pas partie de la population concernée, la position de la chercheuse sur son terrain n'allait pas de soi. Dans un rapport écrit au retour du premier voyage en février 2014 figurait déjà toute une réflexion sur la nécessité d'adopter une «politique de terrain», en s'interrogeant sur le rôle et la posture de la chercheuse et sur l'impact des plateformes dans la construction des interactions avec ses interlocuteurs en ligne. L'aboutissement de cette réflexion se trouve dans le chapitre 3, «De l'écran au rickshaw» que liront avec profit tous les étudiants en

sciences sociales, tant celui-ci est exemplaire d'une démarche réflexive de haute tenue sur le métier de chercheur.

L'ambition théorique marque un troisième point fort de cet ouvrage. En mobilisant une littérature internationale, que Floriane Zaslavsky manie avec habileté, elle positionne ses questionnements au sein des débats contemporains notamment sur les relations entre mouvements sociaux et mondialisation, sur la place des mouvements subalternes dans l'espace public, et sur une critique de la notion d'espace public au sens habermassien. Elle montre comment l'hypothèse de contre-espaces publics de Nancy Fraser prend chair sur le terrain, et relie les tensions internes au mouvement qu'elle a identifiées aux orientations théoriques défendues d'une part par Gramsci avec la notion d'intellectuel organique (intellectuel issu du monde des dominés, mais relié à lui), et d'autre part à Spivak quand celle-ci conclut que les subalternes ne peuvent pas être entendus (« *the subaltern cannot speak* »). Ce dialogue fécond que Floriane Zaslavsky entretient entre les observations de terrain et les travaux théoriques est remarquable. Il lui permet de livrer quelques analyses particulièrement fines : l'une sur la controverse liée à la préface rédigée par Arundhati Roy, autrice célèbre issue des hautes castes, d'un livre d'Ambedkar, figure politique majeure en Inde et une référence incontournable pour le mouvement *dalit*; l'autre, sur cette entreprise de construction d'une mémoire collective virtuelle des communautés *dalits* grâce aux enregistrements vidéos pour des communautés qui n'ont pas de tradition lettrée propre.

Il convient de souligner à quel point cette recherche pionnière apporte une contribution majeure à la sociologie de l'Inde contemporaine. Il existe encore très peu d'études sur les liens entre mouvements sociaux et technologies numériques en général, et en ce qui concerne le mouvement *dalit* en particulier. En reconstituant les principales étapes de l'émergence d'une technoélite, cette recherche montre comment des militants *dalits* se sont emparés des nouveaux outils sociotechniques pour construire un espace communautaire en ligne, dont l'influence se répand au-delà des réseaux sociaux et jusque dans « l'espace physique des luttes », par l'ancrage des activistes hors ligne. Cette reconstruction diachronique du mouvement et son analyse très fine vont certainement intéresser les chercheurs en Inde tout comme les militants média-activistes eux-mêmes. De manière générale, cette recherche apporte des éléments importants pour réfléchir aux tensions entre les mobilisations s'appuyant sur une appartenance identitaire, la caste, et l'évolution de la société indienne pluraliste et démocratique, tiraillée entre intégration et fragmentation.

# Remerciements

Je suis tout spécialement reconnaissante à Valérie Beaudouin et Loraine Kennedy qui m'ont accompagnée tout au long de cette recherche et dont les perspectives croisées ont toujours donné lieu à de fructueux échanges.

Merci à mes proches, famille et amis, qui ont suivi ce travail au fil des ans, des rues de Delhi aux bibliothèques et cafés parisiens – et parmi eux, un remerciement tout particulier à Charles Recoursé pour son écoute attentive, son regard plein d'encouragement et ses conseils précieux.

Enfin et surtout, j'exprime toute ma gratitude envers les personnes que j'ai rencontrées au cours de mon terrain d'enquête, qui ont accepté de m'accorder de leur temps et de leur confiance et sans lesquelles cette recherche n'aurait jamais pu exister.



# Introduction

La maison de Nitin<sup>1</sup> est l'une des plus grandes bâtisses de l'Ambedkar Colony de Chattharpur, un village urbain enclavé dans le sud-ouest de New-Delhi. Elle borde une ruelle étroite et poussiéreuse. À ce qu'on dit, ses portes sont toujours ouvertes. Vingt-deux personnes y habitent, s'y croisent, s'y marchent parfois dessus ; les grands-parents paternels de Nitin, leurs quatre fils (leurs filles sont parties depuis longtemps dans leurs belles familles respectives), leurs femmes et leurs enfants. Le patriarche est arrivé au début des années 1960, quelque temps après son mariage. Son épouse, encore jeune, est restée cinq ans au village avant de le rejoindre, le temps qu'il se trouve une petite situation. Sur ce bout de terrain pas encore englouti par ce qui allait devenir une mégapole de plus de vingt millions d'âmes, ils ont d'abord construit deux pièces en *kuccha*, avec de la boue et du bois. Peu à peu, au fil des années, du travail et des naissances, deux étages se sont élevés en *pakka*, en dur, avec du béton et des fondations solides. Quatre chambres s'y trouvent aujourd'hui, chacune occupée par un de leurs fils, sa femme et leurs enfants. La vie s'organise autour de la grande pièce centrale, dont le toit grillagé s'ouvre vers le ciel. C'est une sorte de patio gris, étonnamment loin du bruit de la ville et traversé d'effluves épicées qui émanent de la cuisine dans laquelle trois femmes s'affairent. La quatrième tante de Nitin est sur le toit-terrasse où elle a fondé, avec la bénédiction de ses beaux-parents, un petit salon de beauté où elle forme les jeunes filles du quartier. Dans cette pièce aux murs nus, seul un miroir est accroché ; deux chaises en plastique et un sol jonché de vernis à ongles bon marché, de poudre de henné et de *sindur*<sup>2</sup> vermillon. D'ici quelques minutes, ses jeunes élèves devront passer un test et réaliser un maquillage de mariage bengali à la perfection : tout doit être en ordre.

Plus de cinquante ans après leur arrivée, les grands-parents de Nitin sont fiers de voir tous leurs petits-fils inscrits à l'université, les premiers de la famille. Nitin connaissait déjà le campus de l'Université de Delhi (DU) pour y avoir vu travailler son père. Ce dernier y occupait un poste de petit fonctionnaire « employé non enseignant », et s'est beaucoup investi dans la vie syndicale. Dans cette famille, l'engagement se porte de génération en génération, mais seuls les plus jeunes s'inscrivent dans la lutte pour les droits et la fierté de leur communauté. Comme tous les habitants du quartier, ce sont des *dalits*<sup>3</sup>. Ils appartiennent à une catégorie

---

1 Tous les prénoms dans ce récit ont été modifiés.

2 Le *sindur* est une poudre de couleur rouge, que les femmes mariées s'apposent à la racine de leurs cheveux une fois mariées.

3 L'emploi de ce terme a aussi une connotation politique, comme nous le verrons au cours de notre premier chapitre.

particulière de la population indienne, dont les membres ont longtemps été désignés comme *intouchables*, trop impurs pour être approchés. Ce stigmate originel, apposé par les textes sacrés de l'hindouisme, a eu une influence lourde sur la vie de ces populations enserrées au fil des siècles dans une endogamie qui imprègne le système de castes, au ban duquel elles évoluent : vivre en périphérie des villages, assumer les métiers les plus ingrats, subir discriminations et violences, se voir refuser l'entrée des temples... Autant de pratiques interdites par la loi mais qui continuent aujourd'hui de faire des victimes, nombreuses. Nitin juge le syndicalisme de son père inefficace. Lui s'investit autrement, aux côtés de jeunes appartenant à sa communauté qu'il a rencontrés à l'université et en ligne, où il est très actif. Il n'a pas suffisamment d'argent pour s'acheter un smartphone puissant, mais sa connexion 3G lui permet d'utiliser l'application WhatsApp à plein, pour envoyer des citations de leaders qu'il admire ou relayer des informations relatives à des rassemblements et des réunions. Pour le reste de son activité, il utilise l'ordinateur familial, un PC du début des années 2000, lent mais toujours fonctionnel. Il s'en sert pour taper des textes ou enregistrer sur une clé USB des images, qu'il publiera sur son profil Facebook une fois de retour à l'université.

Nitin s'interrompt quelques instants, le temps de tremper ses lèvres dans le *tchai*<sup>4</sup> qui vient de nous être apporté par l'une de ses tantes. Il reprend son récit alors qu'atterrissent sur la table une pile de petits pains gonflés, des *puris*, bientôt suivis d'un curry de légumes fumant. Je profite de cette courte pause pour annoter le haut d'une page déjà cornée. Nous sommes le 27 décembre 2014. Mon travail de terrain s'achèvera dans un peu plus d'un mois, et j'ai déjà rencontré une soixantaine de militants membres de cette communauté, actifs en ligne. Comme avec Nitin, leur présence sur Internet et leur appréhension de ce nouveau médium ont été le motif principal de nos rencontres. Chacune d'elle a révélé des trajectoires qui, bien que singulières, affichent des similarités remarquables. Toutes ont contribué à désamorcer l'idée préconçue de populations dominées, qui se trouveraient exclues en bloc de la révolution numérique. Elles ont interrogé certaines prénotions, résumées par la réaction d'un collègue de Delhi qui, au printemps de cette année 2014, s'étonnait : « en considérant que les trois-quarts d'entre eux, sans doute, n'ont pas même accès à l'électricité<sup>5</sup>, comment veux-tu qu'Internet change quoi que ce soit ? ».

Sans le savoir, cette personne avait ce jour-là contribué à reformuler sur une ligne claire mon questionnement initial, qui s'est imposé comme ma problématique centrale : dans quelle mesure et de quelle façon une nouvelle technologie et de

4 Thé au lait et aux épices particulièrement apprécié en Inde du Nord.

5 De fait, il n'y a pas de données officielles sur ce sujet ; en mars 2018, le Premier Ministre indien Narendra Modi s'est félicité de voir « tous les villages d'Inde dotés d'un accès à l'électricité ». Dans les faits, seuls 8 % des villages sont entièrement électrifiés (Dhoshi 2018).

nouveaux espaces médiatiques peuvent-ils influencer les modes d'engagement, les discours et représentations de populations marginalisées, alors même qu'en demeure *a priori* exclue la majorité non seulement des membres de ces communautés, mais de la population indienne?

Cette interrogation s'est affinée au fil des mois passés en Inde, des observations et des entretiens réalisés sur le terrain. Elle a peu à peu délimité les contours d'un objet d'étude complexe, qu'il m'avait déjà été donné d'approcher lors de mon premier long séjour dans le pays.

\*\*\*

Il existe en occident une image fantasmée de l'Inde, largement nourrie par la littérature et le cinéma ; en témoignent le dégoût, la fascination, puis l'agacement d'Henri Michaux, qui présentait ainsi son élan d'écriture dans *Un barbare en Asie* : « Certains s'étonnent qu'ayant vécu en un pays d'Europe plus de trente ans, il ne me soit jamais arrivé d'en parler. J'arrive aux Indes, j'ouvre les yeux et j'écris un livre » (Michaux 1933). Viennent s'y ajouter, au milieu de tant d'autres, le fantasme orientaliste de Pier Paolo Pasolini perdu dans les nuits de Bombay avec Alberto Moravia (Pasolini 1962), l'hypnose et le désarroi de Louis Malle, narrateur de plus en plus silencieux de l'Inde Fantôme (Malle 1969), et Roberto Rossellini qui sembla trouver les vestiges d'un temps perdu, une madeleine de cinéma, dans ce pays « si différent de l'Italie » où il crut pourtant revoir « la maison paternelle » - « j'ai eu l'impression de retrouver Naples », dit-il (Rossellini 1959). Ces regards d'artistes, d'auteurs, de cinéastes, ont contribué à former un imaginaire solide autour de ce pays, et duquel j'arrivais chargée en juillet 2007, dans le cadre d'un échange avec l'université de Pune pour une année. De tous les cours que j'y ai suivis, celui intitulé *Sociology of India* se démarquait par sa clarté et le degré d'engagement de son enseignante, Sharmila Rege. Cette dernière a consacré une grande partie de sa carrière aux problématiques intersectionnelles auxquelles sont confrontées les femmes de basses castes, et avait choisi avec ce cours de revenir sur les principes ordonnateurs de la société indienne contemporaine. Elle présentait avec un regard critique les travaux de ceux qui ont développé une pensée sociologique à leur sujet, parmi lesquels Louis Dumont, M.N. Srinivas ou André Béteille. La classe était toujours pleine. Elle réunissait des étudiants parfaitement anglophones et d'autres ne maîtrisant que le marathi<sup>6</sup>. À chaque séance, on passait d'une langue à l'autre.

C'est à la fin du deuxième semestre, de façon à clôturer une série de cours consacrés au système de castes, qu'elle donna à une poignée d'étudiants la

---

6 Le marathi est la langue principalement parlée dans l'État du Maharashtra, qui se situe au cœur de la péninsule et dans lequel se trouve Pune. Sa capitale est Mumbai.

consigne suivante : chacun d'entre eux devrait préparer un exposé d'une dizaine de minutes au cours duquel il présenterait une expérience personnelle liée à sa caste d'appartenance. Trois jours plus tard, la dernière heure de classe fut consacrée à cet exercice. L'ensemble des étudiants concernés venait manifestement d'un milieu modeste ; aucun ne maîtrisait l'anglais, tous parlaient vite, et je me trouvais peu à peu absorbée dans la contemplation d'un ventilateur à l'arrêt. La dernière personne à prendre la parole était une jeune fille de vingt ans qui éclata en sanglots à peine était-elle montée sur l'estrade. Elle reprit sous les encouragements de la professeure. Un malaise perceptible s'était installé, lourd – et opaque pour une partie de l'assistance. Une camarade originaire de Mumbai m'expliqua à la sortie du cours ce qu'il venait de se produire. Tous les étudiants qui avaient été invités à évoquer leurs expériences personnelles étaient issus des plus basses castes, et avaient raconté les différentes discriminations auxquelles ils avaient été confrontés au long de leur vie. La dernière à s'être exprimée était issue d'une communauté particulièrement méprisée et avait fondu en larmes en évoquant la figure de sa mère, analphabète, dont le travail consistait à nettoyer les latrines du village dans lequel elle avait grandi, les violences et les humiliations qu'elle avait subies. « Il faut comprendre, elle était très émue, car c'est la première fois qu'elle en parlait ou qu'une personne lui demandait de raconter son histoire ».

Ce détour par l'Université de Pune en 2007 n'est pas une simple digression. D'abord parce qu'il importe de rendre hommage à Sharmila Rege disparue en 2013, dont l'intelligence, l'engagement pédagogique, l'intégrité intellectuelle et la bienveillance auront marqué plusieurs générations d'étudiants. Ensuite parce qu'elle avait placé au cœur de son dispositif d'enseignement la parole et le témoignage<sup>7</sup>, comme des outils de distanciation et d'affirmation de soi. L'expression d'une histoire personnelle dans sa salle de classe, par la force des mots et de l'affect, avait rendu perceptible une réalité qui jusqu'alors m'échappait. La parole, la visibilité, les identités des locuteurs, des spectateurs ou auditeurs : tous ces enjeux ont jalonné mon travail, du terrain aux derniers instants de la rédaction, pour s'imposer peu à peu comme des éléments centraux de cette recherche.

\*\*\*

L'Inde indépendante est marquée par une longue histoire des mobilisations sociales, avec des mouvements qui se sont développés dès les réformes agraires des années 1950. Dans l'analyse de référence qu'elles en livrent, Raka Ray et Mary Katzenstein font apparaître le façonnement de la société civile concomitant à la structuration du politique, cela sur deux grandes périodes (Ray et Katzenstein

7 L'importance accordée au témoignage se retrouve dans plusieurs de ses travaux, à l'instar de l'ouvrage *Writing Caste/Writing Gender: Narrating Dalit Women's Testimonies* (Rege 2006).

(eds) 2005) : l'époque de Nehru au pouvoir et sa prolongation plutôt chaotique dans les années 1970 ; puis le tournant des années 1980 qui a supposé pour les mouvements progressistes un effort de réinvention au sein d'une société marquée par l'essor des sentiments nationalistes et de l'économie de marché (Heller 2013).

Le grand enjeu de l'ère Nehru a été le développement économique. Le milieu des années 1950 a été marqué par l'adoption d'une stratégie d'industrialisation à grande échelle, alors qu'un prisme essentiellement marxiste imprégnait les grilles d'analyse politique – l'appartenance de classe étant perçue comme le premier vecteur de pauvreté. Nehru meurt le 27 mai 1964, sans que l'État indien soit parvenu à tenir ses promesses à l'égard des plus pauvres. Malgré les politiques productivistes menées dans les années 1970 sous l'impulsion de Lâl Bahâdur Shâstri (Frankel 2006), et les discours officiels de lutte contre la pauvreté portés sous Indira Gandhi<sup>8</sup>, les inégalités socio-économiques ont persisté. Quatre doctrines proposent d'expliquer le fort niveau d'injustice sociale en Inde à l'issue de cette période. L'analyse matérialiste met en avant l'inefficacité des transferts redistributifs depuis le début des années 1970, lesquels n'ont pas su toucher les populations les plus démunies et ont abouti à une répartition des richesses de plus en plus inégale (Bardhan 1984). Une deuxième analyse tend de façon plus structurelle à blâmer un État faible, incapable de garantir une juste répartition des fruits de la croissance en même temps qu'un cadre démocratique à même d'intégrer les plus démunis<sup>9</sup> (Kohli 1980). Un troisième modèle évoque *a contrario* des attentes excessives placées dans un État qui, sous l'ère Nehru, aurait fait l'erreur de trop se concentrer sur l'industrie lourde, laissant aux barons locaux la responsabilité des réformes agricoles et de leurs enjeux (Varshney 1997) (Varshney 2000). Enfin, une réponse post-coloniale place au cœur de sa réflexion le lien entre État et culture : cette dernière aurait été trop longtemps négligée, reléguée au second plan par des élites qui n'ont pas suffisamment appréhendé les spécificités de la société indienne (Nandy 1984).

Ces analyses ont en commun de se concentrer sur les liens entre État et société. Or, une transition s'est amorcée au milieu des années 1970, sous Indira Gandhi dont le pouvoir a été marqué par le populisme et une faiblesse organisationnelle des autorités avant même la déclaration de l'État d'Urgence en 1977 (Kohli 1980). Méfiants vis-à-vis de l'État, plusieurs mouvements portés par des populations dominées ont investi la société civile, à l'instar du Mouvement Indien des Femmes (MIF), du mouvement Chipko (lancé par des villageois de la région du Garhwal dans le nord du pays, contre la déforestation), ou des Dalit Panthers dès

---

8 Au pouvoir de janvier 1966 à mars 1977, puis de janvier 1980 à octobre 1984

9 Atul Kohli écrit ainsi qu'un « *optimisme simultané pour la démocratie indienne et pour les pauvres de l'Inde n'est pas chose réaliste* » (« *Simultaneous optimism for India's democracy and for India's poor is not realistic* ». (Kohli 1980, p. 636).

1972 (contre les discriminations de caste, surtout actif au Maharashtra) (Ray et Katzenstein (eds.) 2005). Leur émergence a correspondu plus largement à l'essor d'une nouvelle critique sociale et de fiertés communautaires revendiquées.

Cette orientation s'est depuis maintenue et consolidée au sein de la société civile indienne. Elle a néanmoins été concurrencée dès le milieu des années 1980 par deux tendances qui prennent aujourd'hui la sphère publique indienne en tenaille : la montée en puissance du nationalisme religieux et la mondialisation. Les mouvements sociaux se sont adaptés de différentes manières à ces deux dynamiques. D'une part, leurs acteurs ont cessé d'aligner leurs discours uniquement sur les enjeux économiques et de diminution des inégalités, pour y intégrer une dimension plus ou moins identitaire. D'autre part, une nouvelle forme d'engagement s'est développée avec la multiplication des organisations non gouvernementales, qui ont mis en place divers programmes d'autonomisation sur la base d'une relation duale à l'État indien : comblant par endroits les failles d'une politique publique défaillante, tout en bénéficiant de subventions publiques et internationales (*Ibid*, 2005). Le mouvement porté par et pour les populations anciennement désignées comme intouchables a intégré au cours des dernières décennies ces deux dimensions. Il représente pour cette raison un objet d'étude caractéristique des évolutions contemporaines de la société civile indienne et des mouvements qui la traversent. Depuis le début des années 1990, une nouvelle dynamique s'est en effet développée au sein de ce mouvement sous l'impulsion d'organisations non-gouvernementales insérées dans des réseaux d'acteurs transnationaux. En parallèle, de nouveaux instruments de communication ont permis de structurer des réseaux militants élargis sur le territoire indien, qui pourraient devenir des lieux de consolidation de discours politiques. Parmi ces nouveaux outils, le rôle d'Internet est incontournable. Depuis les cybercafés de l'Université de Pune en 2007, fréquentés par la majeure partie des étudiants qui résidaient sur le campus, jusqu'aux clés USB de Nitin chargées d'images vouées à être largement diffusées : j'ai vu évoluer les modes d'utilisation du net par ces réseaux au fil de mes séjours en Inde.

La combinaison de ces enjeux a été aux fondements de mes questions et de cette recherche. Il en résulte une réflexion qui se trouve au croisement de la sociologie des mouvements sociaux et des médias.

\*\*\*

Les médias jouent un rôle majeur dans l'arène des mobilisations sociales. Ils exercent une fonction indispensable dans le cycle de vie d'une mobilisation, bien que leurs effets varient selon leur nature (de masse ou communautaire) et l'ampleur de leur distribution. Ils constituent la clé de la visibilité, essentielle pour

faire exister une mobilisation dans l'œil du public. Cruciale, l'intégration de la publicité dans l'équation des mobilisations implique pour celles et ceux qui y prennent part de penser leurs modalités d'expression, depuis la formation des discours jusqu'à la mise sur pied d'actions collectives.

Or, la sphère médiatique a connu d'importantes évolutions au cours des deux dernières décennies, au premier rang desquelles l'essor des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC), qui se sont imposées en Inde comme un enjeu économique majeur : avec plus de 125 millions d'utilisateurs et un taux de croissance d'environ 40% par an, elle est devenue dès 2012 le troisième marché numérique mondial et l'un des plus jeunes au monde, environ 75% des internautes y étant âgés de quinze à trente-quatre ans. L'importance des enjeux numériques n'a d'ailleurs pas échappé aux gouvernements successifs, qui n'ont pas hésité à faire des nouvelles technologies l'étendard d'une «Inde qui brille» stimulée par une main d'œuvre qualifiée et compétitive, ou à lancer des projets «d'e-gouvernance» avec comme nouveau mantra la transparence, prolongeant la promesse faite en 2005 par la loi baptisée *Right to Information Act*. L'impact de ces nouvelles technologies sur la société indienne reste cependant peu étudié (Abraham, Shah 2009). Internet, du fait de l'absence de *gate-keepers* traditionnels, incarnés dans l'espace public classique par les journalistes, peut pourtant apparaître comme une ressource inespérée pour des populations marginalisées. La prise de parole y est d'ailleurs facilitée, tandis que son organisation en réseau et son échelle globale en font un véhicule efficace pour la circulation de discours par-delà les frontières nationales.

Toutefois, même si l'Inde comptabilisait en 2016 plus de deux-cent-soixante millions d'abonnements à la large bande mobile, les trois-quarts de sa population demeuraient sans accès à Internet (Broadband Commission for Sustainable Development 2016). Ainsi, la position de Nitin et ses camarades peut sembler paradoxale : à quelle dynamique participent-ils en investissant ces espaces encore relativement peu accessibles ? Leur apparente volonté de rompre avec le mode d'engagement classique, incarné par leurs pères, passe par une activité en ligne : cependant, dans une société comme l'Inde, marquée par d'importantes inégalités économiques, d'accès à l'espace public, et par une fracture numérique profonde, quel peut être son poids ?

Cette première question amène à interroger la façon dont le développement d'Internet est susceptible de rendre visible un mouvement porteur des revendications d'une population marginalisée. Du point de vue des acteurs, cette problématique de la visibilité revêt plusieurs facettes puisqu'il s'agit d'appréhender d'une part le degré de cette visibilité (le mouvement et ses actions sont-ils plus ou moins visibles qu'avant, et auprès de qui ?) et d'autre part sa nature (qui parle ?

Quelles sont les paroles publicisées ? Lesquelles sont éventuellement mises en sourdine ? Quelles sont les dynamiques qui en découlent ?). L'ensemble de ces questionnements exige une méthodologie et une position théorique particulières. Il s'agit de saisir la façon dont le développement de nouvelles interfaces redéfinit les rapports des mouvements aux médias, dessinant par là de nouvelles stratégies de visibilité et d'accès à l'espace public.

De plus, s'attacher à un mouvement porté par des populations marginalisées au sein d'une société marquée par une forte hiérarchie sociale et une fracture numérique profonde rejoint une démarche idéal-typique. Sans mésestimer les spécificités de la société indienne, l'enjeu de cette recherche est de contribuer à la compréhension des dynamiques contemporaines d'inclusion et d'exclusion qui traversent un espace public globalisé. Ainsi, je crois que des mouvements aussi divers que *#BlackLivesMatter*, la nouvelle vague féministe portée par le mouvement *#metoo*, ou l'émergence en France du mouvement des gilets jaunes en 2018 pourront être appréciées à la lumière des mécanismes exposés dans ce livre : l'exclusion des paroles dominées de l'espace public, la constitution de contre-publics communautaires numériques, l'émergence d'un nouveau régime de porteparolat et les conflits de légitimité qui en découlent.

Cette réflexion sera organisée en trois temps. D'abord, une circonscription de son objet, des interrogations théoriques qu'il soulève et des enjeux méthodologiques qu'il impose. Il conviendra en premier lieu de présenter le mouvement *dalit*, porté par et pour les populations anciennement désignées comme « intouchables ». Mouvement complexe et traversé par d'importantes fractures, il est le fruit de la société indienne et de sa stratification en castes – une division fine, hiérarchisée et quasi inaltérable de la population en milliers de sous-groupes. Des tensions se cristallisent en son sein sur des lignes idéologiques, mais aussi géographiques, historiques, et linguistiques. Il correspond par ses discours, son organisation et sa position dans l'espace public indien à un mouvement subalterne, terme que j'emprunte ici à la philosophe Nancy Fraser. Dans la lignée de ses réflexions, je reviendrai dans une perspective critique sur la définition fondamentale de l'espace public qu'a proposée Jürgen Habermas mais aussi sur celle, centrale et floue, de ce qu'est la société civile. Cet effort de définition s'impose avant de recentrer l'analyse sur des dynamiques précises et des réseaux d'acteurs déterminés : l'évolution de l'écosystème médiatique dû à l'essor des NTIC et la nouvelle génération de militants dalits qui a pu s'en emparer. L'approche de ces acteurs, l'étude de leurs discours et de leurs actions ont requis une méthodologie particulière. La construction d'un terrain double, à la fois sur Internet et hors-ligne, en Inde, s'est présentée comme la méthode la mieux à même de saisir la constitution de cette communauté militante : ses liens avec les anciennes générations et la diaspora, sa répartition sur le territoire indien, ses rapports aux médias et ses

caractéristiques sociologiques. Ces périodes d'observations constituées par des va-et-vient entre Internet et l'arène physique de mon objet d'étude, mais aussi entre ses manifestations empiriques et des réajustements théoriques nécessaires se sont déroulées en 2014 et 2015. Ce processus itératif a par ailleurs nourri une importante démarche réflexive qui interroge la viabilité de l'impératif wébérien de neutralité axiologique.

Un deuxième temps du livre s'ouvre sur le début des années 2000, quand de petits groupes de militants étudiants ont commencé à s'exprimer en ligne, où ils ont rejoint les voix de leurs pairs membres de la diaspora. Leurs discours s'y sont déployés en tuilage : des listes de diffusions aux réseaux sociaux numériques, en passant par les blogs. Chacune de ces nouvelles plateformes, caractérisée par des outils sociotechniques propres, a contribué à faire émerger une « technoélite » dalit, géographiquement disséminée, et dont les membres ont pu construire une culture militante commune.

Un dernier temps sera consacré au rapport qu'entretiennent ces militants aux espaces publics et communautaires. Un nouvel éclairage sera ainsi fait sur l'investissement d'Internet comme lieu de construction d'une mémoire collective, mais aussi d'une nouvelle géographie militante porteuse d'actions se déployant sur plusieurs espaces et temporalités. Cependant, les outils sociotechniques du web sont aussi les révélateurs d'enjeux de cohésion et de représentation auxquels cette communauté est confrontée, du fait de la présence en ligne de ses ennemis idéologiques et de son hétérogénéité intrinsèque. Les nouveaux chemins qu'elle trace vers l'espace public sont sinueux et la position de ses porte-paroles apparaît particulièrement complexe. Leurs voix commencent toutefois à se faire entendre. Ces discours ne sont pas toujours le fruit d'une délibération, ne font pas l'unanimité, et sont souvent contraints de passer sous les fourches caudines de légitimités antagonistes, entre base militante et piliers de la société civile.

Tous contribuent pourtant à redessiner les frontières de l'espace public, la diversité des discours et des représentations en son sein.



## À l'origine du mouvement dalit : la société indienne et son système « d'inégalités graduées »

### AU-DELÀ DE LA PLUS GRANDE DÉMOCRATIE DU MONDE

L'aporie démocratique, qui met face à face idéaux d'égalité et de liberté dans le cadre d'un état de droit, est un sujet on ne peut plus classique de philosophie politique. Cette expression constitue une sorte de marronnier du genre, de ceux qui, depuis des générations, donnent du grain à moudre aux étudiants de philosophie.

Si ses termes fondamentaux demeurent inchangés, cette problématique prend une nouvelle ampleur quand on la transpose à la société indienne. De fait, l'Inde s'est imposée depuis quelques décennies dans notre imaginaire collectif comme un tissu de superlatifs. Sans que l'on sache trop ce que cela signifie, on la présente comme le pays de la hiérarchie sociale indépassable, on se plaît à la définir dans le flou de la « tradition » et de la « spiritualité ». Parfois encore, on la peint comme une terre contrastée où la misère sociale côtoie une croissance exponentielle, nourrie à grand renfort de « nouvelle Silicon Valley » et de *Shining India*<sup>1</sup>. Et surtout, ne s'agit-il pas, comme il nous l'est rappelé tous les cinq ans, de « la plus grande démocratie du monde » ? Un certain nombre d'attributs valident sans doute cette qualification sur le plan juridique. En premier lieu, son système parlementaire repose sur des élections démocratiques au suffrage universel où la participation est généralement élevée<sup>2</sup>, et qui génèrent une alternance régulière. La séparation des pouvoirs y est assurée, et l'autonomie de la justice garantie<sup>3</sup>. Quant aux médias, leur offre est florissante. Le nombre de titres de presse n'a cessé de croître au cours des trente dernières années : en anglais, en hindi ou en langues vernaculaires, ils constituent

---

1 Slogan popularisé par le parti nationaliste du BJP (Bharatiya Janata Party) lors de la campagne électorale de 2001.

2 La commission électorale indienne recensait 834 millions de votants lors des élections générales au Parlement de 2014.

3 Il faut cependant souligner le changement porté par les mandats du Premier Ministre nationaliste hindou Narendra Modi, depuis sa première élection à la tête du pays en 2014. Il s'agit d'un virage autoritaire marqué, qui a coïncidé avec une véritable « déconstruction » des institutions démocratiques en Inde. Comme le souligne Christophe Jaffrelot, on observe, depuis l'arrivée au pouvoir de M. Modi, une bascule alarmante du pays dans le « national-populisme et l'autoritarisme électoral » (Jaffrelot, 2023).

aujourd'hui le cœur d'un environnement médiatique qui se diversifie et se tourne de plus en plus vers les plateformes audiovisuelles et Internet.

Mais, si la question démocratique prend une saveur particulière dans le cadre indien, c'est notamment en raison du système de castes. Dans un discours célèbre prononcé devant l'Assemblée Constituante de la toute jeune République Fédérale le 25 novembre 1949, Bhim Rao Ambedkar soulignait avec justesse la contradiction que la société indienne devait affronter après l'Indépendance :

«La démocratie politique ne peut pas durer si elle n'a pas comme fondement une démocratie sociale. (...) Le 26 janvier 1950<sup>4</sup>, nous allons entrer dans une vie de contradictions. Dans le monde politique nous connaissons l'égalité et dans la vie sociale et économique, l'inégalité<sup>5</sup>». (Ambedkar 1949)

Ce discours est d'autant plus important qu'Ambedkar s'exprimait en tant que principal rédacteur de la Constitution Indienne, ainsi qu'en intellectuel majeur issu d'une caste intouchable de l'État du Maharashtra, celle des Mahars. L'histoire lui a donné raison, qui a fait de ce pays «un cas extrême de démocratie politique sans démocratie sociale» (Jaffrelot 2003, p. 3).

## Comprendre le système de castes

Complexe et éloigné des conceptions occidentales du monde social, le système de castes est difficile à présenter sans recourir à certaines généralités. La théorisation qu'a proposée Louis Dumont de la société hindoue compte sans doute parmi les textes les plus influents du XX<sup>e</sup> siècle. Confrontation du chercheur à ce qu'il considère comme une forme d'altérité absolue, illustration du holisme théorique et méthodologique, génie du titre, *Homo hierarchicus* a marqué les sciences sociales contemporaines. Dumont y expose une organisation de la société reposant sur une hiérarchie claire et trouvant ses sources dans les textes sacrés de l'hindouisme : un régime de mariage endogame strict ainsi qu'une division du travail qui impose, et tout à la fois assure, à chacun de faire partie d'un corps social qui ne saurait fonctionner sans l'un de ses membres (Dumont 1966). Les textes védiques recourent de fait à une métaphore organique, établissant une correspondance entre chaque partie du corps et une catégorie sociale. Au sommet, la bouche incarnée par les *Brahmanes* chargés des fonctions cléricales ; puis les bras, par les guerriers et les princes (les *Kshatryias*) ; les cuisses, par les marchands (*Vayshias*) ; et

4 Date à laquelle l'Union Indienne s'est dotée d'une constitution faisant d'elle une république.

5 Traduction de l'extrait suivant : "Political democracy cannot last unless there lies at the base of it social democracy. (...) On the 26th of January 1950, we are going to enter a life of contradictions. In politics we will have equality and in social and economic life we will have inequality".

enfin les pieds, par les serviteurs et paysans (les *Shudras*). En dehors du système de castes sont reléguées les populations considérées comme «intouchables», jugées les plus impures et métaphoriquement foulées au pied par le reste de la société. La hiérarchie entre ces méta-catégories issues des textes, appelées *varnas* (du terme «couleurs» en sanskrit), est ainsi illustrée par une image signifiante qui peut se lire comme une voie de justification des inégalités qu'elle promeut.

Parallèlement aux *varnas*, une division plus fine est à l'œuvre : celle des castes, qui se comptent en milliers sur l'ensemble du territoire indien. La dénomination de ces *jatis*<sup>6</sup> et leur place dans la hiérarchie sociale s'inscrivent au niveau local et sont traditionnellement rattachées à un corps de métier ou une activité sociale spécifique. Le degré de pureté estimée de cette dernière détermine son statut. Comme le résume André Béteille, «le terme *jati* se réfère plutôt aux unités qui constituent le système – les castes et les communautés – qu'au système compris comme un tout. (...) Tandis que le terme *varna* se réfère d'abord à l'ordre et la classification, la référence primaire de la *jati* est la naissance et l'identité sociale assignée par la naissance. Elle est pensée comme quelque chose de naturel, dont les membres partagent une substance commune, que le sens de cette dernière soit fort ou faible selon la façon dont le groupe est conçu. Les *jatis*, contrairement aux classes, sont pensées comme des divisions organiques, auto-générées, et qui se reproduisent d'elles-mêmes.» (Béteille 1995, p. 22). Bien plus que les *varnas*, les *jatis* impliquent l'existence d'une identité collective spécifique à un groupe social (large ou restreint) et une forme d'ethnicité<sup>7</sup> ravivée lors des étapes clés de la vie des individus, comme le mariage.

Elles demeurent particulièrement complexes à définir du fait de leur multiplicité et de leur inscription dans un entrelacs d'interdépendances sociales. Face à cette difficulté, Dumont s'attache à comprendre et caractériser ce système d'organisation comme une «idéologie» (Dumont 1966, p. 35), «un système d'idées et de valeurs» (Dumont 1966) qui tient avant tout à son enracinement territorial local : «bien plus qu'un «groupe» (...), une caste est un état d'esprit» (*Ibid.*). Tout en étant des éléments unitaires, elles n'ont de signification que par rapport au tout qu'elles composent, et plus spécifiquement aux castes qui leurs sont directement supérieures et inférieures. En outre, la superposition de la hiérarchie des *varnas* sur le système des castes entraîne différentes conséquences selon les territoires où elle opère. C'est que la *jati* et son positionnement dans l'échelle sociale sont déterminés au niveau local (à l'échelle du village, du district, tout au plus de la région), au regard des autres castes en présence. Leur représentation sur l'ensemble du territoire indien n'est absolument pas uniforme – il y a par exemple

6 Dans la suite de ce travail j'utiliserai indistinctement les termes «castes» et «*jatis*». Le terme «*jati*» peut également être traduit du sanskrit par le mot «naissance».

7 Béteille utilise dans son texte le terme «*ethnicity*».

beaucoup moins de castes intermédiaires au Tamil Nadu qu'en Uttar Pradesh. L'ordre des *varnas* apposé sur la hiérarchie locale des castes n'a donc pas la même prégnance selon l'environnement dans lequel chaque individu évolue, et la notion de caste «inférieure» ou «supérieure» fluctue.

L'idée de «caste dominante» illustre de manière intéressante le statut mouvant des castes et des divers facteurs de hiérarchie sociale existant à l'échelle locale. On doit cette notion à l'anthropologue indien M.N. Srinivas, qui l'a proposée durant les années 1950, dans le cadre d'une étude sur le village de Rampura, dans la province de Mysore (actuel Karnataka). Il désigne par ce terme une caste qui, sans être nécessairement de haut rang rituel, jouit d'une influence qui s'étend à de nombreux domaines, de la résolution des querelles de villages aux styles de vie et pratiques matrimoniales. Quatre éléments principaux contribuent à la domination d'une caste sur une collectivité : sa prépondérance numérique, sa prospérité économique, un statut relativement élevé dans l'ordre hiérarchique général (l'intouchabilité constituant une barrière infranchissable), et un niveau d'éducation notable parmi ses membres. De tous, c'est le facteur numérique qui est le plus déterminant dans la capacité d'influence des castes : leur répartition varie énormément entre les villages, et avec elle leur statut d'une localité à l'autre. Srinivas a particulièrement étudié une caste dominante de Shudras (désignée dans ses écrits par le terme «*peasants*», «paysans»), ce qui lui a permis d'établir la distinction entre l'ordre des *varnas* et la position de pouvoir local des castes : «en termes de varna, ce sont des Shudras, la quatrième catégorie de l'ensemble de la hiérarchie qui a cours sur le territoire indien. Mais cela ne signifie que peu de chose à Rampura où il n'y a pas «réellement» de Kshatriyas ou de Vaishyas». Et de continuer, quelques paragraphes plus loin : «la position rituelle élevée qu'occupe le Brahmane ne le libère pas du contrôle séculier de la caste dominante.» (Srinivas 1959, p. 3-8).

Bien que sa définition des «castes dominantes» ait été critiquée pour son incomplétude (Oommen 1970), le travail de Srinivas reste au fondement de la compréhension des dynamiques de castes dans l'Inde contemporaine. À l'aune de l'urbanisation rapide et des mobilités socio-spatiales accrues, Dalaal Benbabaali souligne ainsi qu'une caste n'est plus dominante simplement dans un village mais peut le devenir à l'échelle d'un État, où sa sphère d'influence opère une mue hégémonique, ajoutant domination politique et culturelle à son assise économique (Benbabaali 2013). Il faut donc se détacher de l'idée d'un lien strict et direct entre les textes védiques et la religion vécue, pour considérer l'expérience face aux textes.

En réalité, la grande majorité des populations intouchables n'entretient pas de rapport particulièrement spirituel à l'ordre social, qui les ferait se contenter de

leur rang dans le vague espoir d'une meilleure allocation des places lors d'un prochain cycle de réincarnation. Elles sont pour la plupart maintenues dans une simple logique de survie, et travaillent à la subsistance de leur famille. À trop se focaliser sur la caste, risque-t-on pour autant de ne réactiver qu'une «*fiction anthropologique*» (Deliège, 2001)? La société indienne appelle à une complémentarité des lectures: si les analyses textuelles permettent d'appréhender les logiques de justification de l'ordre social, régissant notamment les pratiques endogames, la société hindoue doit être analysée à l'aune des individus, de l'économie, de la violence sociale et politique. Le lien entre caste et fonction s'est distendu depuis le changement de modèle économique amorcé sous l'Empire Britannique – notamment marqué par les nouvelles formes de taxation des revenus de la terre et le passage d'une logique d'autosuffisance villageoise à celle d'une économie de marché nationale, puis globale.

Pourtant, beaucoup des populations intouchables sont contraintes de conserver leurs métiers traditionnels. Si le presseur d'huile a pu devenir gérant d'un commerce quelconque dans la ville voisine, restent au village les charognes à équarrir, les latrines à récurer, et les naissances qui requièrent des sages-femmes attentives<sup>8</sup>. Les tensions et violences inter-castes qui s'étalent régulièrement dans les colonnes des journaux jaillissent au carrefour des différentes sources de légitimation du pouvoir socio-économique et des constructions identitaires. C'est souvent lorsque des familles de castes intouchables aspirent à une trajectoire d'ascension sociale, affirmant par exemple un droit d'accès à la propriété, qu'ont lieu les molestations ou les incendies volontaires, souvent menés par des castes dominantes locales qui craignent de voir leur privilège menacé. Ces éclats de violence, liés à des enjeux économiques, sont gonflés de réflexes identitaires.

Un dernier élément essentiel doit ainsi être ajouté à la compréhension du système de castes: le champ des affects, qui aide à percevoir les mécanismes d'intériorisation de la hiérarchie des castes, véritables chevilles ouvrières de sa reproduction (Bouglé 2010)<sup>9</sup>.

### «**La haine et le mépris**»

Plusieurs expressions ont été façonnées par les chercheurs en sciences sociales pour définir la nature des inégalités instituées par le système de castes. André

---

8 Dans la tradition hindoue, donner naissance entache la femme d'une impureté passagère; il est par conséquent logique que la principale profession qui y est liée soit reléguée dans le champ d'activité des intouchables.

9 Cette attention portée aux processus d'autocontrôle est bien antérieure à l'analyse des «techniques de soi» foucaaldiennes, desquelles elle peut être rapprochée.

Béteille parle par exemple «d'inégalité cumulative» (Béteille 1971). Bhim Rao Ambedkar, figure de proue de la défense des intouchables, évoquait quant à lui un système d'«inégalité graduée», soulignant la puissance des affects dans la reproduction de ces entités sociales. Par la puissance de son analyse, Ambedkar s'impose comme une référence absolument essentielle à la compréhension de ce système. Ses écrits ont souvent été mis de côté dans le champ académique, l'histoire et l'imaginaire collectif l'ayant relégué au rang de juriste d'exception, principal architecte de la Constitution de 1950 et leader des communautés intouchables. Pourtant, ses travaux marquent par leur indéniable brillance sociologique, amenant l'anthropologue Olivier Herrenschmidt à le considérer comme une incarnation «de la figure réconciliée du savant et du politique, (...) qui, pour Max Weber, paraissait impossible» (Herrenschmidt 1996, p. 6).

Ambedkar voit dans le système de castes la version aboutie d'un système interne de différenciation par petits écarts, qui permettent de distinguer l'identique de l'autre, clé d'une intolérance indépassable et de privilèges gradués impossibles à abolir. Pour reprendre la formule de Françoise Héritier, il s'agit de «la constitution de l'Autre en Autre absolu et exécré par le regard qui est porté sur lui» (Héritier 2003, p. 17). La société hindoue repose sur deux piliers majeurs : d'abord un continuum hiérarchique qui traverse du plus haut au plus bas statut l'ensemble du corps social, entraînant la pratique de l'intouchabilité au sein même des communautés perçues comme «intouchables». Ensuite, l'expression de cette hiérarchie «dans le religieux, dont fait partie le langage du pur et de l'impur» (Herrenschmidt 1996, p. 3). L'ordre hindou impose une hiérarchie d'origine religieuse, édictée par le Brahmane, «détenteur du monopole du savoir et du savoir-faire religieux, qui a le pouvoir absolu d'attribuer à chacun son statut» (*Ibid.*, p. 8). Le coup de maître des populations jouissant du plus haut statut social a été de transformer par l'intermédiaire d'écrits révélés les inégalités sociales de fait en un idéal cosmique et religieux, présenté comme le fondement d'un état de droit imposé à tous.

Or, cette organisation ne se contente pas d'instaurer une division du travail. Elle établit une «division des travailleurs»<sup>10</sup> (Ambedkar 1936) qui institue une psychologie sociale reposant sur les petits écarts distinctifs entre castes. L'identité de chaque caste y est assurée contre celle de chaque autre, «développant la culture de ce que l'on pourrait appeler l'obsession de la petite différence» (Herrenschmidt 1996), et chaque groupe, sauf les plus petits se

10 Il souligne ainsi dans *Annihilation of Caste*: “the caste system is not merely a division of labour. It is also a division of labourers (...) The caste system is not merely a division of labourers – which is quite different from division of labour- it is a hierarchy within which the divisions of labourers are graded one above the other”: c'est selon lui ce qui rend inapplicable une lecture marxiste de la société indienne (*ibid.*, p.233-234, section 4.1).

# Table des matières

<b>PRÉFACE - ENTRE ÉMANCIPATION NUMÉRIQUE ET EMPRISE SOCIALE, LA CONSTRUCTION DU MOUVEMENT DALIT EN INDE</b> .....	7
<b>REMERCIEMENTS</b> .....	11
<b>INTRODUCTION</b> .....	13
<b>CHAPITRE 1 - À L'ORIGINE DU MOUVEMENT DALIT : LA SOCIÉTÉ INDIENNE ET SON SYSTÈME « D'INÉGALITÉS GRADUÉES »</b> .....	23
Au-delà de la plus grande démocratie du monde.....	23
<i>Comprendre le système de castes</i> .....	24
« La haine et le mépris » .....	27
« Castes répertoriées », l'histoire d'une construction administrative .....	30
Le mouvement dalit : une nébuleuse complexe, traversée par d'importantes fractures .....	37
<i>Des mobilisations fragmentées</i> .....	38
<i>Le mouvement dalit aujourd'hui</i> .....	40
<b>CHAPITRE 2 - INTERNET, OU L'ÉCLOSION DE NOUVELLES DYNAMIQUES ENTRE L'ESPACE PUBLIC ET SES PÉRIPHÉRIES</b> .....	47
D'une nécessité de considérer les périphéries de l'espace public .....	47
<i>Le mouvement dalit, un exemple de contre-public subalterne</i> .....	47
<i>Écllosion d'un contre-public et conditions d'accès à l'espace public dominant</i> .....	50
Mobilisations en ligne et nouveaux rapports à l'engagement .....	57
<i>Un cas d'école international : le mouvement zapatiste</i> .....	57
<i>Internet : arme du fort ou arme du faible ?</i> .....	59
Les nouvelles formes de l'engagement militant .....	61
<i>Une nouvelle génération d'activistes médiatiques</i> .....	61
<i>Les espaces numériques, sources de nouvelles articulations socio-spatiales</i> .....	63
<i>L'émergence de nouveaux imaginaires militants</i> .....	64

**CHAPITRE 3 - DE L'ÉCRAN AU RICKSHAW, ÉLABORATION**

<b>D'UNE POLITIQUE DE TERRAIN SINGULIÈRE .....</b>	<b>67</b>
Richesse et complexité du terrain double, en ligne et hors-ligne.....	67
<i>Deux espaces régis par des géographies et des temporalités différentes : un défi méthodologique .....</i>	<i>67</i>
<i>De l'écran .....</i>	<i>69</i>
<i>...Au rickshaw .....</i>	<i>73</i>
<i>Des enquêtés éduqués et urbains, sans être déracinés.....</i>	<i>76</i>
Affects, cynisme et rationalisation : approche réflexive d'un terrain militant .....	81
<i>Zelig et l'ethnographe.....</i>	<i>81</i>
<i>L'impossible idéal wébérien de Wertfreiheit .....</i>	<i>89</i>
<i>Pratiques de distanciation et réflexivité .....</i>	<i>91</i>

**CHAPITRE 4 - LA DÉCOUVERTE DU MILITANTISME EN LIGNE :**

<b>L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEL ESPACE PUBLIC COMMUNAUTAIRE.....</b>	<b>99</b>
Le mouvement dalit dans les médias indiens : une double absence révélatrice .....	99
<i>Les exclus de la « révolution de papier » .....</i>	<i>99</i>
<i>Le massacre de Khairlanji, tournant historique.....</i>	<i>100</i>
La découverte des listes de diffusion : première migration en ligne et formation d'un noyau dur de militants.....	102
<i>Le rôle moteur de la diaspora .....</i>	<i>102</i>
<i>Le contre-public dalit national s'empare à son tour de ces outils .....</i>	<i>104</i>
<i>Émergence d'une technoélite dalit et développement d'une première couronne de blogs et de forums .....</i>	<i>106</i>
Densification du réseau dalit en ligne et nouveaux rapports à l'espace public	117
<i>Les réseaux sociaux, de la « communication des intériorités » à une « communication continue » .....</i>	<i>117</i>
<i>La stabilisation d'une technoélite .....</i>	<i>120</i>

**CHAPITRE 5 - COMMENT FAIRE COMMUNAUTÉ EN LIGNE ?**

<b>DÉFI MAJEUR DES CONTRE-PUBLICS MILITANTS.....</b>	<b>129</b>
La création d'une mémoire et de nouvelles localités en ligne .....	129
<i>Le web comme lieu de mémoire .....</i>	<i>129</i>
<i>La construction de « bulles communautaires » et l'invention de nouvelles localités .....</i>	<i>139</i>
<i>Le suicide de Rohith Vemula : à l'origine d'un déploiement militant multimodal sans précédent.....</i>	<i>144</i>
L'émergence de lignes de fracture et de tensions au sein la communauté militante .....	146
<i>Affronter les menaces extérieures : le web vécu comme un champ de bataille idéologique.....</i>	<i>146</i>
<i>« Menaces internes » : comment préserver en ligne une communauté hétérogène ? .....</i>	<i>152</i>

<b>CHAPITRE 6 - LES NOUVEAUX CHEMINS DE L'ESPACE PUBLIC :</b>	
<b>CONTROVERSES ET HIÉRARCHISATION DES VOIX LÉGITIMES.....</b>	<b>161</b>
La parole subalterne peut-elle devenir publique? .....	161
<i>L'autorité des plateformes, le malaise des acteurs.....</i>	<i>162</i>
<i>Entre deux espaces antagonistes, vivre la liminarité.....</i>	<i>163</i>
<i>L'aporie des porte-paroles .....</i>	<i>166</i>
Une bataille pour la représentation des mouvements subalternes :	
retour sur la controverse Arundhati Roy.....	170
<i>L'intellectuelle et les Saints : retour sur la réédition d'Annihilation of Caste .....</i>	<i>170</i>
<i>Chronologie et cartographie de la controverse.....</i>	<i>172</i>
Promouvoir une cause ou faire entendre une voix? .....	179
<i>La reconnaissance du cadre hégémonique dans lequel ils se situent.....</i>	<i>179</i>
<i>Porter une voix revient-il à laisser les subalternes parler? .....</i>	<i>184</i>
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>189</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>197</b>
<i>Tables récapitulatives des terrains effectués.....</i>	<i>197</i>
<i>Observations en ligne .....</i>	<i>202</i>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>205</b>



## Suite des titres de la collection

- Michel Peroni,  
*Devant la mémoire. Une visite au Musée de la mine «Jean-Marie Somet» de Villars*
- Alaric Bourgoïn,  
*Les Équilibristes. Une ethnographie du conseil en management*
- Catherine Rémy et Laurent Denizeau (dir.),  
*La Vie, mode mineur*
- Florian Charvolin, Stéphane Frioux,  
Méa Kamour, François Mélard  
et Isabelle Roussel,  
*Un air familial? Sociobistoire des pollutions atmosphériques*
- Francesca Musiani,  
*Nains sans géants.  
Architecture décentralisée et service Internet*
- Michel Callon et al.,  
*Sociologie des agencements marchands. Textes choisis*
- Emmanuel Kessous et Alexandre Mallard (dir.),  
*La Fabrique de la vente.*
- Jérôme Michalon,  
*Panser avec les animaux.*
- Jérôme Denis et David Pontille,  
*Petite sociologie de la signalétique.*
- Madeleine Akrich, Michel Callon  
et Bruno Latour,  
*Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*
- Nathalie Darène,  
*Fabriquer le luxe. Le travail des sous-traitants*
- Liliana Doganova,  
*Valoriser la science. Les partenariats des start-up technologiques*
- Geneviève Teil, Sandrine Barrey, Antoine Hennion  
et Pierre Floux,  
*Le Vin et l'environnement. Faire compter la différence*
- Dominique Boullier, Stéphane Chevrier  
et Stéphane Juguet,  
*Événements et sécurité.*
- Jérôme Bourdon,  
*Histoire de la télévision sous de Gaulle*
- Cyril Lemieux,  
*Un président élu par les médias ?*
- Fabien Granjon et Julie Denouël (dir.),  
*Communiquer à l'ère numérique.*
- Anne-France de Saint Laurent-Kogan  
et Jean-Louis Metzger (dir.),  
*Où va le travail à l'ère du numérique ?*
- Alexandre Mallard,  
*Petit dans le marché.*
- Madeleine Akrich, Yannick Barthe,  
Fabian Muniesa et Philippe Mustar (dir.),  
*Débordements. Mélanges offerts à Michel Callon*
- Madeleine Akrich, Yannick Barthe  
et Catherine Rémy (dir.),  
*Sur la piste environnementale.*
- Cyril Lemieux,  
*La Sociologie sur le vif*
- Annemarie Mol,  
*Ce que soigner veut dire.  
Repenser le libre choix du patient*
- Madeleine Akrich, Cécile Méadel  
et Vololona Rabeharisoa,  
*Se mobiliser pour la santé.*
- Alain Desrosières,  
*Pour une sociologie de la quantification.  
L'Argument statistique I*
- Alain Desrosières,  
*Gouverner par les nombres. L'Argument statistique II*
- Michel Armatte,  
*La Science économique comme ingénierie.  
Quantification et modélisation*
- Antoine Savoye et Fabien Cardoni (dir.),  
*Frédéric Le Play. Parcours, audience, héritage*
- Frédéric Audren et Antoine Savoye (dir.),  
*Frédéric Le Play et ses élèves.  
Naissance de l'ingénieur social*
- Fabien Granjon,  
*Reconnaissance et usages d'internet.*
- Bruno Latour,  
*Chroniques d'un amateur de sciences*
- Marcel Calvez, avec Sarah Leduc,  
*Des environnements à risques. Se mobiliser contre le cancer*
- Vololona Rabeharisoa et Michel Callon,  
*Le Pouvoir des malades.*
- Sophie Dubuisson et Antoine Hennion,  
*Le Design : l'objet dans l'usage.*
- Françoise Massit-Folléa, Cécile Méadel et Laurence  
Monnoyer-Smith (eds.),  
*Normative Experience in Internet Politics*
- Madeleine Akrich, João Nunes, Florence Paterson  
& Vololona Rabeharisoa (eds.),  
*The Dynamics of Patient Organizations in Europe*
- Maggie Mort, Christine Milligan, Celia Roberts  
& Ingunn Moser (eds.),  
*Ageing, Technology and Home Care*



**L**e développement du web a favorisé l'irruption de voix longtemps dominées.

Des débats multiples apparaissent aujourd'hui en ligne, portés par des activistes auparavant peu audibles, et dont les trajectoires soulèvent de nombreuses questions : comment une nouvelle génération de militants se fraye-t-elle un chemin de la périphérie vers le centre de l'espace public ? Quelle influence ont les outils numériques sur la construction des discours, le déploiement d'actions collectives et la hiérarchie interne aux mouvements que représentent ces acteurs ?

Cet ouvrage s'empare de ces questions en s'appuyant sur l'étude d'un mouvement subalterne indien œuvrant à la reconnaissance des droits des populations rejetées du système traditionnel des castes et longtemps désignées comme « intouchables ».

Le déploiement dès le milieu des années 2010 d'une ethnographie complexe en ligne/hors ligne nourrit cette enquête et pose une méthode vouée à se développer dans le champ des sciences sociales. Il s'agit de dépasser l'écran pour incarner ces voix numériques, puis finalement offrir une réflexion sur l'espace public contemporain et la place qu'y occupent les minorités en revendication.

**Floriane ZASLAVSKY** est docteure en sociologie (EHESS). Son champ d'expertise est la sociologie des médias (notamment des médias numériques) et des mouvements sociaux. Elle est chargée d'études à la BnF (délégation à la Stratégie et à la recherche).

